

L'UNITÉ ITALIENNE ET LA RÉVOLUTION...

Un des amis de P.-J. Proudhon et des nôtres a bien voulu nous communiquer cette lettre du grand publiciste, écrite il y a quatre ans, alors que, réfugié en Belgique, il était condamné à 3 ans de prison pour outrage à la morale publique, à propos de son livre «*De la Justice...*».

La situation était alors à peu près ce qu'elle est aujourd'hui; pourtant les événements qui sont survenus depuis prouvent combien les prévisions de l'illustre socialiste étaient fondées, et nous voyons chaque jour, non sans tristesse, se réaliser ses trop justes prédictions.

Cet homme, qui sera pour la postérité la plus grande gloire du 19^{ème} siècle, est mort dans l'amertume et la tristesse, calomnié par les journalistes de son pays, abandonné par la démocratie, oublié de la foule. Il est mort trop tôt pour lui et pour nous, sans avoir cette dernière consolation de la justice tardive; il est mort trop tôt pour voir s'effectuer le mouvement des esprits qu'il a provoqué; trop tôt pour assister à la discussion et au triomphe de l'idée qui lui fut chère et qu'il vit méconnue et étouffée de son vivant; trop tôt enfin pour recevoir les témoignages d'admiration et d'estime d'une génération qui a fait serment de vivre et de mourir comme lui pour ce qu'il aima et qu'il défendit.

Pierre DENIS.

De Bruxelles, de Liège, comme de Paris, il m'est arrivé, avec un certain nombre d'adhésions, passablement de représentations. Du reste, ces réserves n'ayant d'autre but que de sauvegarder ma personne et l'honorabilité de Mazzini, que je n'ai pas entendu mettre en question, j'ai parfaitement accueilli les critiques, satisfait de voir qu'on ne discutait pas mes raisons. Je vous dirai donc que mon intention est de revenir sur le même sujet dans un autre article où, en donnant, si je puis, moins de vivacité à mes reproches, j'examinerai à son tour la politique de Garibaldi. J'attendrai pour cela que l'on sache à quoi s'en tenir sur le résultat de sa nouvelle aventure.

Certes, mon chagrin est grand, quand je vois la politique de la démocratie, tant en Italie qu'en France et en Amérique: dans mon opinion, cette politique nous met en retard peut-être de cinquante ans. Le moral de notre nation s'était assez bien soutenu, après le coup d'État, jusqu'en 1856. La campagne de Crimée servait de palliatif à la rétrogradation. Depuis 1858, la décadence est allée au pas accéléré... Après avoir proscrit, comme d'abominables utopies, toutes les études de réforme sociale, nous nous sommes mis à caresser les idées les plus absurdes en politique et en histoire, celle, notamment, de la restauration des nationalités déchues, de l'unité italienne, des frontières naturelles, etc... Après l'Italie, on nous promet la Pologne, après la Pologne, la Hongrie; entre temps la conquête du Mexique; l'indivisibilité de l'union américaine, le temporel du pape.

Que Mazzini conspire contre le pape et Victor-Emmanuel, ce n'est pas ce qui m'intéresse; mais j'ai bien le droit de lui dire, ce me semble:

1- Qu'en se ralliant au mouvement italien de 1859, après avoir d'abord déclaré son abstention, il a fait preuve de légèreté et d'imprévoyance dans une circonstance des plus graves.

2- Qu'ensuite en poussant à l'unité, coûte que coûte, il a manqué essentiellement au principe républicain, qu'il a professé toute sa vie, et aux tendances socialistes de l'époque dont il se dit partisan après les avoir combattues de toutes ses forces.

Je sais que Mazzini répond qu'il s'occupe avant tout de l'Italie, et que le moyen d'affranchir cette nation, c'est, selon lui, dégrouper tous les italiens dans un état unitaire. Mais cela même est à mes yeux un troisième grief, aussi grave que les deux premiers.

Nul démocrate socialiste en Europe ne peut ni ne doit s'isoler et agir dans l'intérêt d'une nationalité exclusivement sans manquer à toutes les données de la révolution moderne, qui est universelle. L'égoïsme possède les italiens et tuera dans son germe leur unité. Déjà ils parlent de reprendre, avec Rome et Venise, la Corse, le Tessin, le Tyrol, Trieste et toute la côte orientale de l'Adriatique; ils rêvent de l'apostolat de l'Europe, traitent la France de nation lâche et déchue, les allemands et les slaves, de barbares...

Et ceux qui représentent chez nous le progrès et la liberté ne trouvent rien à dire à ces impertinences; chaque matin ils sont en admiration devant les circulaires du Mazzini et les *speechs* de Garibaldi...

Faisons donc moins de sentimentalité et un peu plus de saine politique. L'Italie, avec son unité, marche à une tyrannie et une corruption comme elle n'en vit jamais; et quand par toute l'Europe, cette démocratie imprévoyante aura mis aux mains des rois et des bourgeois une puissance formidable, quand les gouvernements unifiés et monarchisés seront devenus tous solidaires, quand le suffrage universel les aura consacrés, alors nous serons embarqués dans une reculade sans fin, et ce ne sera peut-être pas le siècle suivant qui verra un autre régime.

Est-ce que vous ne voyez, pas que notre siècle est l'analogie de celui qui vit la chute de la république romaine et inaugura le règne des Césars?

N'apercevez-vous pas l'analogie frappante entre les Gracchus, les Marius, les Catilina, précurseurs du césarisme, et les Mazzini, les Garibaldi, les Kossuth, les Ledru-Rollin et consorts? En 1848, nous avons posé la question sur le vrai terrain. Vous savez quelles colères nous avons soulevées dans la république rouge. L'empire nous a fermé la bouche... Aussi depuis dix ans les rouges nous ont-ils fait faire du chemin ... on peut le prévoir: or, quand cela sera fait, la question sociale sera ajournée en Italie pour plusieurs générations, et le contre coup de cette défaite de notre cause se fera retentir en France et en Allemagne pendant de longues années ... et nous voilà embarqués dans une série d'entreprises qui ne laisseront au pays, déjà si affaibli, ni intelligence, ni vertu, le détourneront peut être pour toujours des réformes: ce sera la déchéance de la nation française.

Je vous écris avec une grande faiblesse de tête et un vrai serrement de cœur. J'aurais trop à dire pour me faire entendre en quelques pages, et je n'ai pas la force de me condenser. Depuis les journées de mars 1848, je n'ai cessé de voir fuir devant moi la révolution économique et morale à laquelle je me suis dévoué; je m'en trouve plus éloigné aujourd'hui que jamais.

Me persuader que c'est moi qui me trompe et que nos démocrates de l'unité et de tant d'autres belles choses sont dans le vrai, je le voudrais... malheureusement l'histoire, la philosophie, l'économie politique, la désorganisation croissante, la misère et l'immoralité qui se multiplient, les désillusions qui se succèdent, tout enfin me prouve le contraire.

Et si j'essaie un mot de critique, si je pousse un cri d'alarme, on me dit de prendre garde que les hommes que je contredis sont de grands citoyens auxquels je dois commencer par ôter mon chapeau.

Pierre-Joseph PROUDHON,
Ixelles-lez-Bruxelles, 23 août 1862.
